

éloge
de la
trahison

JACQUES
ABOUCA YA

éloge
de la
trahison

JACQUES
ABOU CAYA

Ces pages ne sont pas disponibles à la pré-visualisation.

« Là, vous déraisonnez.

– Pourtant, le Code pénal est, sur ce point, on ne peut plus clair : “Le fait, pour quiconque ayant connaissance d'un crime dont il est encore possible de prévenir ou de limiter les effets, ou dont les auteurs sont susceptibles de commettre de nouveaux crimes qui pourraient être empêchés, de ne pas en informer les autorités judiciaires ou administratives est puni de trois ans d'emprisonnement et de 45 000 euros d'amende.” Pas de doute possible. Dans son infinie sagesse et un jargon à la lourdeur aussi suave que les brodequins de Pandore, le législateur stigmatise la non-dénonciation. Et on sent, en filigrane, son dépit de ne pouvoir appliquer aux délits ce qu'il préconise pour les crimes.

« La délation en est, *ipso facto*, élevée au rang de vertu. Chacun y est tenu. Celui qui se soustrait à cette obligation morale moisira sur la paille humide des cachots et connaîtra la ruine en plus de l'opprobre. Les petits enfants lui tireront la langue. Sa réputation sera à jamais ternie. Bien fait pour lui ! »

Il se tourna ostensiblement vers la fenêtre, s'absorbant dans la contemplation du paysage, et se mit à siffloter.

« Ce que vous sifflez, lui dis-je, vient à propos.

N'est-ce pas *La Mauvaise Réputation* ?

– Sans doute.

– “Je ne fais pourtant de tort à personne/En laissant courir les voleurs de pommes [...]” Le malheureux Brassens ! Quelle imprudence ! Sait-il seulement qu'il enfreint la loi en clamant à

tous les échos semblable provocation ? Car, sans forcer outre mesure le trait, on pourrait affirmer que qui vole une pomme, vole une somme. Et qui vole une somme est fort capable de trucider un homme.

– Votre syllogisme ne vaut pas grand-chose ! Pas plus, du reste, que vos rimes.

– Voilà comment, repris-je, par un glissement à peine perceptible, le délit ouvre la porte au crime. De quoi frémir. Heureusement, il y aura toujours des délateurs ! »

Il était arrivé à destination. Il se leva, prit la sacoche déposée à ses côtés, me salua cérémonieusement.

« Je m'aperçois, dit-il, que je ne me suis pas présenté. Meunier. Jean-Pierre Meunier. J'emprunte tous les jours la même ligne...

– Moi aussi. Nous nous reverrons, donc ! »

Il hésita à me tendre la main, s'en abstint et sortit avec un air digne qui me sembla quelque peu affecté.

3

*Judas aurait pu devenir un saint,
le patron de nous tous qui ne cessons de trahir.*

François Mauriac, *Vie de Jésus*

Le lendemain nous retrouva aux mêmes places. Ce n'était pas le fruit du hasard. À l'évidence, il avait guetté mon arrivée pour s'installer face à moi.

« Sans trahir votre pensée, attaqua-t-il avec un fin sourire, j'ai cru comprendre que vous défendiez bec et ongles la trahison. Et même, que vous éprouviez quelque indulgence, voire quelque tendresse pour les traîtres. Reconnaissez tout de même qu'il en est d'indéfendables.

– Indéfendables, sûrement pas. Plutôt admirables. Car s'il existe des traîtres du tout-venant, il en est d'une telle envergure qu'ils appartiennent au patrimoine commun. Ils mériteraient le label de l'Unesco. Leurs hautes figures jalonnent l'Histoire. Certains sont même entrés dans la légende. On ne peut que les considérer avec respect. Ils inspirent la déférence qui s'attache aux personnages d'exception.

– Vous n'allez quand même pas me dire que vous éprouvez de l'admiration pour Judas, ce parangon des traîtres, ce Traître majuscule !

– Son cas s'impose d'emblée et je ne l'éluderai pas. Il est emblématique, au point de s'être mué, privilège rare, en nom commun. Sans doute parce que le judas trahit, au bénéfice du

Ces pages ne sont pas disponibles à la pré-visualisation.

personne ne saurait justifier. Rappelez-vous *La Chanson de Roland* : sur les conseils de son neveu Roland, Charlemagne, qui guerroyait en Espagne contre les infidèles, envoie Ganelon en ambassade à Saragosse, auprès du roi Marsile. Lequel ne saurait être que fourbe et cruel.

– Les bons d'un côté, les méchants de l'autre. Comme dans les westerns.

– Exactement. La mission est donc des plus périlleuses et Ganelon soupçonne Roland, qui se trouve être son beau-fils, de l'avoir désigné pour se débarrasser de lui. Comme on voit, une sombre histoire de famille.

– Je parie qu'il n'en est rien.

– Bien entendu. Roland est la bonne foi incarnée, il a agi ainsi pour faire honneur à son parent. Mais celui-ci nourrit une sourde rancœur. Il s'entend avec Marsile pour que les Sarrasins attaquent, au défilé de Roncevaux, l'arrière-garde où doivent se trouver Roland et les autres pairs bien-aimés de l'empereur. Pas un n'en réchappera. Mais, rentré à Aix-la-Chapelle, Charlemagne est informé de la trahison. Le procès du félon aboutit, après bien des péripéties, à son écartèlement et à la pendaison de tous ses complices.

– Donc une cause injustifiable et un châtement mérité.

– À première vue. Pourtant, qui, sans Ganelon, se souviendrait de Roland dont il est la parfaite antithèse ? Avec cette seule différence que le premier fait preuve de ruse et d'intelligence quand le second paraît bien plus falot. Son amitié pour Olivier,

son amour pour la belle Aude, autant de sentiments convenus, gentillets, mièvres. Dépourvus de la moindre flamme. Un héros pour roman de midinette que sa mort programmée parvient tout juste à rendre pitoyable.

« Chez Ganelon, en revanche, on trouve la passion à l'état sauvage. La soif inextinguible de vengeance. La trempe du héros qui va jusqu'au bout de l'abjection avec une sorte de jubilation. En témoignent ses tractations avec Marsile. Retors à souhait. Fascinant, en somme. Madame de Sévigné forgea en son honneur un néologisme, la “ganelonnerie”, synonyme de trahison. Insigne honneur, en réalité. La “rolanderie”, elle, reste à inventer. Quant à Dante, il ne s'y est pas trompé : au chant XXXII de *La Divine Comédie*, il le place au fin fond des Enfers, près du fleuve Coccyte, aux côtés des grands traîtres. Une distinction plus flatteuse que bien des louanges. »

Meunier esquissa une moue dubitative :

« Êtes-vous certain de l'existence de ce Ganelon ?

– Peu importe si sa réalité historique n'est pas avérée. Pas plus, du reste, que celle de Roland. Il est des légendes plus vraies que l'Histoire. Et de Ganelon, l'Histoire en regorge. Vous parlerai-je d'Isabeau de Bavière, accusée d'avoir livré la France aux Anglais ? Du grand Condé, d'abord partisan de Mazarin avant de basculer dans la Fronde et de marcher sur Paris avec les Espagnols ? Rien de plus romanesque que ces va-et-vient, de plus palpitant que la période de la Fronde. Maints romanciers, dont Dumas, en firent leurs délices. Il y eut parmi les frondeurs, outre Condé, des personnages hauts en couleur. À commencer par la Grande Mademoiselle. Plusieurs furent accusés

d'intelligence avec l'ennemi. Ce qui ne suffit nullement à aliéner l'estime qu'on peut leur porter. Dans leur camp se déploient l'élégance, le panache. Tout le contraire de la médiocrité. À vrai dire, l'ère de l'Ancien Régime est jalonnée d'affaires de trahison. Et singulièrement le règne de Louis XIII – que l'on songe au maréchal d'Ancre, au marquis de Cinq-Mars et à son ami de Thou, l'un et l'autre dûment décapités sur ordre de Richelieu pour conspiration.

– Je n'ai jamais porté dans mon cœur les aristocrates. Ne comptez pas sur moi pour me lamenter sur leur sort.

– Rien qui égale, toutefois, la période des guerres nationales de la Révolution et de l'Empire, entre 1792 et 1815. En témoigne le fameux *Dictionnaire des girouettes*, paru précisément en 1815. Il pointe les vedettes du retournement de veste, Fouché, Talleyrand ou encore le maréchal Têtard, duc de Bratislava, mort dans son lit à 83 ans après avoir copieusement trahi. Ce qui prouve que “ce n'est pas en retournant sa veste qu'on attrape des rhumes”, comme le fit remarquer un jour le facétieux Jean Dutourd. Certains furent moins heureux, comme Benjamin Constant, farouche opposant à Bonaparte, qu'il comparait, les jours de colère, à Attila et à Gengis Khan. Il crut opportun de se rallier à l'Empereur lors des Cent-Jours. Erreur d'appréciation. Le 18 juin 1815, c'était Waterloo et la faillite de l'Empire. Toujours une question de date.

– Et la morale, là-dedans ? Vous ne vous en souciez guère.

– Une fois encore, tout est affaire d'optique. Il serait instructif, voire récréatif, de refaire l'Histoire en adoptant le point de vue des prétendus traîtres, Guelfes pour les Gibelins, Armagnacs

Ces pages ne sont pas disponibles à la pré-visualisation.

les barrières idéologiques, mais choisissent les hommes (et les femmes) en fonction de leur seule valeur. De même, ceux qui cèdent au chant des sirènes, comme vous dites, n'agissent jamais par ambition. Ils sont mus par *l'intérêt général*. Leur trahison y gagne une respectabilité que nul, sinon leurs anciens amis, ne saurait mettre en doute. Tout le monde y trouve son compte.

« C'est pourquoi, dans le premier gouvernement Fillon, les transfuges issus de la gauche ne se comptaient plus. Je m'en tiendrai aux plus emblématiques. Parmi eux, sans conteste, Éric Besson. Il demeurera sûrement, dans l'imaginaire populaire, le rallié par excellence. De surcroît, dans le même temps où il désertait le camp des socialistes, il délaissait son épouse pour une autre. La presse *people* en fit ses choux gras.

– Vous me décevez. Vous qui récusez toute morale, voici que vous tirez argument de la vie privée !

– Rassurez-vous, je me bornerai au seul domaine qui nous occupe ici, la politique. Voici donc notre homme, naguère critique virulent du régime, député socialiste jusqu'en février 2007, actif soutien de Ségolène Royal. Il l'abandonne en rase campagne présidentielle, ralliant dès l'élection le camp Sarkozy. Très vite investi de fonctions officielles au sein de l'UMP, dont il devient secrétaire général adjoint en 2009. Chargé, dans les gouvernements Fillon, du ministère de l'Immigration, de l'Intégration, de l'Identité nationale, puis de l'Industrie. Qui dit mieux ?

– Assurément, un beau palmarès !

– J'imagine la joie maligne du président confiant à un ancien

adversaire les basses besognes. Celles qui ne pouvaient que générer et accroître l'impopularité de ce dernier.

Le fameux débat avorté sur l'identité nationale fut, à cet égard, révélateur. Exposé en première ligne, le ministre reçut les coups les plus violents. Fragilisé, certes, mais impavide. Buvant jusqu'à la lie le calice tendu par ses anciens amis. Il est vrai qu'il ne pouvait s'attendre à mieux.

« Éric Besson fut donc l'un des premiers à succomber à l'attrait du pouvoir. L'un des premiers, mais pas le seul. Après lui, un médecin amateur de riz aux Affaires étrangères, une passionaria à la Politique de la ville, un ancien ministre du Commerce à la Défense et aux Anciens Combattants puis à la Justice et aux Libertés, un chiffonnier biologiste aux Solidarités actives contre la pauvreté, l'un des Gracques aux Affaires européennes puis à la présidence de l'Autorité des marchés financiers. Autant de personnalités de gauche tombées dans la nasse sarkozyenne. Pour les meilleures raisons du monde, on s'en doute.

– Elles n'ont pas, ces personnalités, survécu au remaniement.

– Pas toutes. J'ai gardé pour la bonne bouche le neveu d'un Élyséen, nommé à la Culture après un détour par la villa Médicis. Quel symbole que ce ralliement de Frédéric Mitterrand ! Et quel pied de nez aux nostalgiques de celui que *Le Canard enchaîné* surnommait “Tonton” ! Avouez que c'est un joli coup.

« D'autres, et non des moindres, Jack Lang, Michel Rocard, se sont vu confier des missions. Quant à Claude Allègre, ex-intime de Lionel Jospin, celui qui voulait “dégraissier le mammoth” de

l'Éducation, il fut approché sans que son ralliement se concrétise. Il en éprouva, semble-t-il, quelque déception. Mais rien n'est jamais joué.

– Heureusement qu'il reste, entre ces deux camps, des hommes sensés pour garder le cap. *In medio stat virtus*, n'est-ce pas ? Le courage, ou la vertu, est au centre. Avec la modération que requiert l'intérêt commun.

– Les centristes ? Parlons-en. Ils ont subi semblable écartèlement. Entre Hervé Morin, rallié à l'UMP avec son Nouveau Centre, récompensé par un ministère et sentant s'allonger ses canines jusqu'à abandonner son portefeuille et songer à la présidence, et François Bayrou, son ancien chef de file, campant sur ses positions à la tête des troupes étiques du MoDem, c'est la guerre ouverte. Il est vrai que la valse-hésitation de ce dernier entre majorité et opposition a contribué à désorienter ses fidèles dont le nombre se réduit comme peau de chagrin.

– Au fait, de Morin ou de Bayrou, lequel a lâché l'autre ?

– Qui saurait le dire avec certitude ? Et le prouver de façon indubitable ? Je serais tenté, pour ma part, de les renvoyer dos à dos.

– Vous les condamnez tous les deux ? À moins que vous n'admiriez leur machiavélisme, ce qui ne m'étonnerait guère de la part d'un négateur universel !

– Seul l'avenir désignera celui qui avait raison. Quant à leurs véritables motivations, bien malin qui pourrait les connaître.

Ces pages ne sont pas disponibles à la pré-visualisation.

ses distances avec le swing des années quarante. Un peu plus tard, le free jazz, qui trahit à la fois la mélodie, l'harmonie et le rythme, inaugurant ce que les musiciens américains appellent, faute de mieux, *New Thing*, la “Nouvelle Chose”. Quant au peintre et sculpteur Jean Dubuffet, créateur de l' “art brut”, il pratique le portrait “à ressemblance évitée”. Une époque qui voit aussi l'avènement de la peinture non-figurative. Laquelle succédait, tout en s'y opposant, à l'art abstrait du début du XX^e siècle.

– Bref, tous des traîtres ?

– Assurément. Mais leur trahison se révèle on ne peut plus féconde. Pour que leur génie, ou au moins leur talent, s'épanouisse, ils devaient dépouiller le vieil homme. “Tuer le père”, pour emprunter la terminologie freudienne. Le plus souvent, de façon désintéressée. En butte à l'incompréhension, aux sarcasmes, avant d'être reconnus. L'affirmation de soi exige un courage certain.

– Je vous l'accorde volontiers. Mais je ne comprends pas : vous vilipendiez, tout à l'heure, l'art conceptuel. En termes excessifs, du reste.

– Je me serai mal expliqué. Ce que je condamne, c'est l'imposture des suiveurs.

– Difficile de faire la différence !

– Sans doute. Mais enfin, on reconnaît les imposteurs à leur croyance au progrès, stupidité absolue dans le domaine qui nous occupe. Boulez ne démode pas plus Bach ou Mozart que Braque

n'éclipse Raphaël.

Tous ont leur place. Mais notre époque a remplacé le critère du beau par celui de la nouveauté à tout prix. De la surprise. Les gogos se ruent. Grand bien leur fasse ! J'y vois, pour ma part, une des plus belles victoires de la trahison.

– N'allez pas vous imaginer que je m'avoue vaincu, répliqua mon interlocuteur. Je finirai par vous prendre en défaut, je vous le promets. C'est seulement une affaire de temps. Je ne vous reconnais qu'un mérite, celui de jongler avec les paradoxes. Mais sous les mots, pfuit ! Du vent.

– Les mots, monsieur Meunier, parlons-en. Avez-vous remarqué la pauvreté du langage des sportifs ? Leur usage immodéré des formules toutes faites, des clichés, de la langue de bois ? Et, au-delà du jargon sportif, l'appauvrissement général de notre langue ?

– Vous êtes bien bon ! Que la langue évolue, rien de plus normal.

– Sans doute. Ce que je déplore, ce n'est pas l'évolution nécessaire de notre vocabulaire, mais son rétrécissement. Nos contemporains disposent de moins en moins de mots pour exprimer leurs idées et leurs sentiments. Lesquels, du même coup, rétrécissent eux aussi. Naguère encore, les mille nuances de la passion se pouvaient décliner au travers de maintes formes. “Amour” ou “Je t'aime” comptaient une foule de synonymes. Qu'en est-il aujourd'hui ? “T'es trop bonne. Je te kiffe grave”, et tout est dit.

– Je ne vois guère de rapport avec la trahison qui était, je vous le rappelle, notre thème initial.

– C'est, pardonnez-moi, que vous êtes aveugle. Ou sourd. Car il s'agit bien ici de trahison, et même de la trahison majeure : celle de notre civilisation. À travers le langage, c'est elle qui est mise à mal. À quoi donc assistons-nous, sinon au triomphe de la vulgarité, de l'horizontalité, de la médiocrité, du conformisme le plus crasse ? Le prêt-à-pensers'accommodedu prêt-à-parler. Tout raffinement est devenu suspect. Comme toute velléité d'indépendance. Nul domaine n'y échappe, m'entendez-vous ? Nul domaine. »

C'était manifestement plus que Meunier n'en pouvait supporter. Il se mit à balbutier, cramoisi :

« La civilisation... La civilisation... »

Et il s'affaissa d'un coup, petit tas rabougri sur la banquette. Je me précipitai, l'allongeai à même le sol du compartiment presque vide, actionnai l'alarme. Cela avait duré juste un éclair. Suffisamment, toutefois, pour que, durant la manœuvre, jaillissent de la poche de son veston un minuscule dictaphone dont la cassette tournait encore, ainsi qu'une carte tricolore sur laquelle je déchiffrai « Dumoulin Jean-Pierre. Agent de la DCRI ». Dumoulin/ Meunier, il n'avait pas fait preuve de beaucoup d'imagination pour travestir sa véritable identité !

J'ouvris prestement la serviette qui ne le quittait jamais. Elle contenait un volumineux dossier portant, sur sa couverture, un titre calligraphié avec soin : *Éloge de la trahison*.

Tout juste avais-je eu le temps de le dissimuler qu'un médecin fit irruption, l'ausculta, se redressa avec une moue et me dit :

« Plus rien à faire. Il a été trahi par son cœur. »

Déjà parus dans la même collection

Éloge du contraire, François Bott.

Éloge de la vulgarité, Claude Cabanes.

Éloge du mauvais goût, Frédéric Roux.

Dépôt légal :
janvier 2012

Mise en pages : **P-Print** Graphique

Notes

1. Julien Benda, *La Trahison des clercs*, Grasset, 1927, réédition 2003.
2. André Thérive, *Essai sur les trahisons*, C. Lévy, 1951.
3. Vladimir Volkoff, *Le Retournement*, L'Âge d'homme, 2004.
4. Roland Dumas, *Coups et blessures*, Le cherche midi, 2011.
5. Philippe Val, *Les Traîtres et les Crétins*, Le cherche midi, 2007.